M. Marcel E. Mariën, conservateur au Musée du Cinquantenaire (Bruxelles), a rendu un bon service en présentant, dans la collection *L'art en Belgique*, un sobre et vivant tableau de la sculpture lapidaire à l'époque romaine[1]. L'aire de répartition des ateliers est limitée à la pointe méridionale du Luxembourg, région occupée par les Trévires, qui habitaient tout le bassin inférieur de la Moselle. Les documents ont été le plus souvent découverts de façon fortuite, et l'information reste lacunaire. L'introduction indique ce qui est connu des arts de la région, en général, et comment ils se sont formés sous l'influence de Rome, d'abord, grâce aux légions venues de l'Italie du Nord, surtout. Il y a dans les productions dues à ces traditions un souvenir lointain de la rudesse de la sculpture étrusque. Le goût celtique pour les couleurs vives s'est conformé volontiers à la tradition séculaire de la polychromie ; il nous faut nous représenter les monuments funéraires enluminés comme ils l'étaient jadis, sur stucs. Le premier siècle est celui de la sculpture militaire, mais la stèle monumentale à l'Attis (d'Arlon) montre déjà que les civils ne s'en tinrent pas longtemps à la sobriété des monuments commémoratifs dus aux soldats. Le drapé augustéen nous est connu par la stèle de la « Femme aux boucles » (pl. I), d'un banquet funéraire. On peut suivre à partir de là les développements, dont le livre a marqué sommairement les étapes. Le style néronien est représenté par l'œuvre monumentale des frères **Samus** et **Severus**, décorateurs de la Colonne de Jupiter, à Mayence : centre d'art dont a dépendu longtemps la plastique de Belgique. La tête de femme en marbre blanc exhumée entre Bewingen et Attert est une belle attestation, la plus ancienne, du goût officiel importé. Après un intervalle, on retrouve, au IIe s., l'école arlonaise, devenue « civile », empressée à illustrer la vie quotidienne sur les tombeaux, riches ou modestes. Le Pilier d'Igel, justement célèbre, est le chef-d'œuvre de maîtrise des ateliers du temps. Outre l'école d'Arlon, d'autres centres de production sont connus : celui de Buzenol, assez brillant ; celui de Metz, moins célèbre, malheureusement, que celui de Neumagen. Au IIIe s., on enregistre les dernières œuvres. Il y a encore de belles réussites, mais les invasions et les troubles amènent vite la fin de ces curieuses écoles de sculpture du Nord de la Gaule.

On doit aussi à M. M. E. Mariën une bonne monographie, parue en 1943-1944, sur les monuments funéraires de Buzenol[2]. Ils proviennent en partie des fouilles de 1913-1914, au refuge fortifié de Montauban (château dit des Quatre fils Aymon). La collection de Bruxelles[3] comprend un lot d'autels funéraires, sur lesquels on sera content de trouver ici une information détaillée, avec de bons dessins, des détails ; il y a aussi des vestiges des grands piliers funéraires, que l'auteur replace dans leur milieu, par des comparaisons ; des stèles monumentales, de plus petits piliers, etc. Les fragments conservés (il faudrait de nouvelles fouilles) prouvent l'existence d'au moins six piliers locaux, dont certains ont dû dépasser dix mètres ; l'école paraît apparentée

1. *La sculpture à l'époque romaine*, éd. du Cercle d'art, Bruxelles, 1945.
2. *Bulletin Mus. royal art et histoire* : I-III, 1943 ; I-II, 1944 ; éd. présentée en un vol. (1945).
3. Cf., déjà, le Catal. du Baron de Loë, t. III.

à celle de Neumagen, et le peu qui nous reste de sa production en laisse au moins deviner la qualité.

M. M. E. Mariën connaît non moins bien les monuments funéraires de l'Arlon romaine, auxquels il a consacré une bonne étude en 1944 [1]. Toutes ces contributions d'un savant attentif, travaillant sur place avec goût et ardeur, ont déjà renouvelé sur plusieurs points nos connaissances, si lacunaires encore, pour la sculpture funéraire gallo-romaine [2].

En Hollande, à Naaldwijk, en 1936, des fouilles avaient procuré une grosse main de bronze, débris d'une statue colossale, sans doute d'époque romaine impériale. Le site, qui a été étudié en 1936, a été abandonné au début du IIIe s. Il semblerait qu'il eût été réoccupé vers la fin de l'époque franque.

Depuis les indications qui avaient été données en 1939 [3] sur les fouilles et découvertes dans le pays de Galles, en Écosse, et en Angleterre, il ne paraît pas que d'importantes découvertes aient été faites, tout au moins dans le domaine de la sculpture d'époque antonine. On a signalé surtout les productions des arts dits « mineurs », des monnaies. On a levé des plans de camps et d'habitats, dont *Venta Silurum* (Caerwent), la seule ville établie par les Romains au pays de Galles.

Pour les ivoires de Caerleon (*Caerleon*, 1952), cf. ci-dessus, p. 381.

Ch. PICARD.

1. *Annales Inst. archéol. Luxembourg*, Arlon, 1944.
2. Pour cette sculpture, cf. aussi l'*Appendice* qui sera publié à part.
3. *Journ. Roman Studies*, 29, 1939, p. 199-225, notamment.

BULLETIN CRITIQUE

Sont publiés à cette place les comptes-rendus d'ouvrages adressés au directeur de la *Revue* : M. J. Marouzeau, 270, boulevard Raspail, Paris, XIV[e].

Les publications qui paraîtraient prêter moins à un compte-rendu critique qu'à un résumé analytique seront mentionnées dans l'*Année philologique*, éditée à la librairie des Belles-Lettres.

Linguistique et philologie.

J. Perrot, *La linguistique* (Collection « Que sais-je? », n° 570) : Paris, Presses universitaires, 1953, 135 pages in-16°, 150 francs.

Rien d'instructif, à mon sens, comme la confrontation de ce manuel avec celui que j'écrivais sous le même titre il y a près de quarante ans dans mon camp de prisonniers de Crefeld.

Le mien présentait, pour le public cultivé, mais non spécialiste, le bilan d'une science acquise, constituée au cours d'une époque constructive, et donnait, par comparaison avec les idées traditionnelles et périmées sur le langage, l'impression d'un état de science stabilisé.

Quelle erreur ! Le livre de M. Perrot n'a presque plus rien de commun avec le mien, parce que, dans les quarante années qui viennent de s'écouler, presque toute la linguistique a été remise en cause. La terminologie même est l'indice de ce changement : phonologie, fonctionnalisme, structuralisme... ; autant de concepts nouveaux, de méthodes et de théories. Si bien que la tâche de M. Perrot était plus difficile que la mienne. Il avait à assimiler et à rendre assimilable toute une science en renouvellement, tâche devant laquelle pourraient se récuser bien des linguistes éminents. M. Perrot s'est acquitté de cette tâche avec maîtrise, ayant par sa jeunesse l'avantage d'avoir grandi dans l'atmosphère nouvelle : information étendue, compréhension des problèmes, coordination entre la science acquise et la science en devenir.

La lecture du livre, pour des débutants, ne sera pas toujours facile. Bien des lecteurs, j'en suis sûr, devront s'y reprendre à plusieurs fois pour faire leur profit du chapitre très intéressant sur la linguistique générale, d'autant plus que l'auteur, tout plein de son sujet et porté par la confiance de la jeunesse, omet quelquefois les explications indispensables au lecteur novice ; je n'affirmerais pas que plus d'un étudiant,

intéressé par la nouveauté du livre, ne soit déconcerté par le caractère abstrait ou sommaire de certaines parties de l'exposé (doctrine de De Saussure, p. 103 ; théorie des ondes, p. 87 ; méthode structuraliste, p. 61 ; principe fonctionnel, p. 59).

La maturité n'est pas absente de cet ouvrage de jeune ; je relève avec plaisir des idées suggérées en passant, sans insistance, mais susceptibles de développement : p. 19, l'affirmation, peut-être inattendue, mais indéniable, que « l'étude générale du vocabulaire latin reste à faire » ; p. 57, l'affirmation que « toute une partie de l'étude de l'intonation est d'ordre syntaxique ». C'est dire que l'ouvrage est plus que de vulgarisation ; il constituera pour les apprentis linguistes de la jeune génération une initiation et une orientation. C'est ce qui marque son utilité par rapport à tous les sommaires de ce genre qui l'ont précédé.

J. Marouzeau.

Les langues du monde, par un groupe de linguistes, sous la direction de A. Meillet et M. Cohen, nouvelle édition : Centre national de la Recherche scientifique (dépositaire : H. Champion, Paris), 1952, XLII + 1,296 pages, 21 cartes.

La première édition de cet ouvrage, publiée en 1924, avait soulevé un vif intérêt, comme il est naturel pour une entreprise de cette envergure. Le succès a été tel que, dès 1938, il a fallu entreprendre une refonte, qui, interrompue de 1940 à 1945, vient d'aboutir à ce volume imposant, lequel compte près de 500 pages de plus que le précédent. C'est dire la masse de faits et d'interprétations qui est venue s'ajouter au premier inventaire : toute la production scientifique d'un quart de siècle, dans des domaines parfois entièrement nouveaux, se trouve ici cataloguée et ordonnée, grâce à un choix de collaborateurs (dont la liste figure à la page IX) recrutés dans le cadre de la Société de linguistique de Paris par celui qui, depuis la mort de A. Meillet, a été le seul responsable de l'entreprise, M. Marcel Cohen.

Notre pauvre latin se trouve, naturellement, dans cet inventaire universel, réduit à la portion congrue ; rangé à la place que lui assigne son histoire et sa structure, il occupe tout juste une page[1] sous le titre de l'italique et de l'italo-celtique, assignés à l'extrémité occidentale du domaine indo-européen. A quoi il faut ajouter les indications bibliographiques des pages XLII et 73-74[2].

1. Noter, dans cette page (47), un déplacement de virgule, non relevé aux Errata, qui fausse légèrement le sens ; au lieu de : « Le latin, proprement le dialecte du Latium, n'était, même à l'origine, que le dialecte de la ville de Rome », il faut lire évidemment : « n'était même, à l'origine, que... ».

2. Où figure, très légitimement, sous la signature de M. J. Perrot, la *Bibliographie (Au-*

L'intérêt pour un latiniste n'est pas de chercher dans cet univers de langues le petit coin réservé à son domaine. C'est d'abord de voir justement le latin dans sa perspective, sur son plan historique et structurel ; à quoi l'aidera la lumineuse préface consacrée à l'indo-européen (p. 5-16). Et c'est surtout de tirer de cet inventaire de descriptions de langues l'enseignement qu'il comporte, soit pour prendre une juste vue de ce qu'on appelle d'un nom commode la parenté, mais qui si souvent relève de la notion de contiguïté formelle et d'interférences, soit pour donner sa véritable extension à la notion de procédé linguistique, souvent viciée par l'habitude que nous avons de ceux qu'ont vulgarisés les grandes langues de culture.

L'ouvrage ne présente pas nécessairement une rigoureuse unité de conception, en raison de la complexité de la matière, mais aussi de la diversité des auteurs ; les vues personnelles font l'objet, en général, de *Notes liminaires.*

L'ouvrage vise à être complet en ce qui concerne l'énumération des langues (le seul Index des idiomes décrits comporte plus de soixante pages à trois colonnes), leur classification (le chiffre des seules familles de langues de l'Amérique du Sud a passé d'une édition à l'autre de 75 à 108 !), leur histoire et leur extension. Dans la description des traits linguistiques, on s'est attaché surtout à mettre en lumière les faits caractéristiques et distinctifs.

On ne saurait trop souligner l'importance et la valeur de cet ouvrage. Il est redevable de sa richesse en dernière analyse au travail prodigieux des savants de tous pays, mais ceux qui en ont assuré la réalisation ont construit un monument dont peut être légitimement fière la science française.

J. Marouzeau.

Fernando Lazaro Carreter, *Diccionario de terminos filologicos* (Biblioteca Romanica Hispanica) : Madrid, Editorial Gredos, 1953, 60 pesetas.

Il va de soi que pareil Lexique ne peut intéresser que le public de langue espagnole, auquel il est destiné. Il suffira de noter ici qu'il vient compléter utilement la très sommaire *Nomenclatura gramatical* de M. Socorro publiée en 1936. Et j'ajoute que j'éprouve une satisfaction personnelle à voir recenser par un auteur compétent le matériel espagnol de terminologie, puisque mon propre *Lexique de la terminologie*

teurs et textes) de S. Lambrino, mais où devrait figurer, plus légitimement encore, puisqu'il s'agit ici de linguistique, la *Bibliographie de la langue latine* de J. Cousin.

linguistique ne comprenait dans sa troisième édition que les termes français, allemands, anglais et italiens.

J. MAROUZEAU.

B. QUADRI, *Aufgaben und Methoden der onomasiologischen Forschung. Eine entwicklungsgeschichtliche Darstellung* : Bern, Francke, 1952 (= *Romanica Helvetica*, 37), XVIII + 271 p., 24 francs suisses.

Quand Jacob Grimm étudiait l'expression de la *propriété* ou K. Brugmann celle de la *totalité* dans les langues indo-européennes[1], ils inauguraient, avec d'autres, une méthode d'investigation à laquelle Zauner allait, en 1902, donner le nom d'*onomasiologie* : « Wir haben zwei Zweige der Sprachwissenschaft, die einander ergänzen : der eine geht vom Aeusserlichen, dem Worte aus und fragt, welcher Begriff damit verbunden sei, welche Bedeutung dem Worte zukomme, daher Semasiologie (σημασία = Bedeutung), — der andere nimmt den Begriff zum Ausgangspunkt und stellt fest, welche Bezeichnung, Benennung die Sprache für diesen Begriff habe, Benennung = ὀνομασία — also Onomasiologie[2] ». Adopté par Cl. Merlo, Antoine Thomas, Salvioni, et malgré certaines réserves formulées par M. Roques[3], le mot connaîtra une grande fortune, grâce surtout à l'impulsion des romanistes qui, à la suite de F. Diez, s'attacheront toujours plus à étudier « l'expression que reçoivent dans les langues les réalités et les conceptions[4] ».

C'est de ce vaste effort que M. Quadri a entrepris de faire l'historique et d'établir le bilan. Son livre s'adresse d'abord aux romanistes et aux germanistes (et c'est dans une de leurs revues qu'aura sa place un compte rendu critique), mais, tant par l'ampleur de l'information que par l'importance accordée aux points de méthode, il rendra de grands services aussi aux latinistes, à l'attention de qui il convient de le signaler.

Après avoir défini avec netteté les limites de la recherche onomasiologique, l'auteur en suit d'œuvre en œuvre le développement : Meringer et Schuchardt montrent la nécessité de lier le mot et la chose qu'il désigne (*Wort und Sache*) ; Gilliéron range pour la première fois les faits linguistiques en même temps dans leur enchaînement historique et dans leur connexion géographique ; il pose avec vigueur le problème pri-

1. J. Grimm, *Das Wort des « Besitzes », eine linguistische Abhandlung* (*Kl. Schr.*, I [1864], p. 113-144) ; K. Brugmann, *Die Ausdrücke für den Begriff der « Totalität » in den idg. Sprachen, eine semasiologisch-etymologische Untersuchung*, Leipzig, 1894.

2. Adolf Zauner, *Die romanischen Namen der Körperteile*, Erlangen, 1902 = *Roman. Forschungen*, XIV (1903), p. 338-430.

3. Cf. *Romania*, XXXIV (1905), p. 139.

4. Meillet, *B. S. L.*, XXVII (1927), p. 103.

mordial de l'onomasiologie : pourquoi tel mot a-t-il disparu de la langue et pourquoi tel autre l'a-t-il remplacé? A l'ordre alphabétique des cartes de l'*A. L. F.*, Jaberg et Jud substituent, dans leur monumental *A. I. S.*, le « Prinzip der sachlichen Gliederung » qui domine tous les travaux de l'école dont ils sont les maîtres. De son côté, Bally, étudiant systématiquement les moyens d'expression, établit les bases de l'onomasiologie synchronique et élabore ce dictionnaire idéologique que reprennent L. Wittmer et H. Glättli[1] et auquel — M. Quadri ne pouvait le signaler encore — R. Hallig et H. von Wartburg viennent d'apporter une contribution capitale[2].

Puis, en une vingtaine de pages qu'on lira avec un profit particulier, l'auteur tente de situer l'onomasiologie dans le cadre général de la linguistique. Avec un sens synthétique et une fermeté de style remarquables, il définit les principes dont on s'est inspiré jusqu'ici, ce qui a été fait et ce qu'on peut attendre encore d'une discipline qui a ouvert des perspectives si neuves sur l'histoire de la langue et de la civilisation.

La dernière partie est tout entière consacrée à une bibliographie méthodique distribuée par Universités : ce classement original fait bien apparaître les centres de recherche, et l'inconvénient qui en résulte pour la consultation est compensé par un index onomasiologique très complet. L'étendue des matériaux réunis a malheureusement contraint M. Quadri à se limiter au domaine des langues romanes et germaniques. Espérons que l'occasion lui sera offerte bientôt de publier ce qui est resté inédit du travail qu'il a entrepris avec un courage et une persévérance dont on lui saura gré.

G. Redard.

Fr. Stolz-A. Debrunner, *Geschichte der lateinischen Sprache* (Sammlung Göschen, n° 492) : Berlin, De Gruyter, 1953, 136 pages in-16.

La petite Collection Göschen (petite par son format, car, pour ce qui est de l'extension, elle a largement dépassé le millième volume) se tient au courant des renouvellements de la science ; le professeur A. Debrunner a été chargé de mettre à jour, en troisième édition, le petit ouvrage de Stolz qui, depuis 1910, avait servi d'initiation, au moins en Allemagne, aux linguistes classiques.

A vrai dire, l'ouvrage est entièrement refait, bien que les cadres soient à peu près conservés ; l'érudition, la pénétration, la vigueur d'esprit du réviseur lui ont permis de poser les problèmes à la lumière de la science

1. Cf. *P. M. L. A.*, 58 B, Suppl., part II, n° 2694.

2. *Begriffssystem als Grundlage für die Lexicographie. Versuch eines Ordnungsschemas*, Berlin, 1952 (*Abh. Berl. Akad.*, 1952, 4).

acquise depuis un demi-siècle. A vrai dire, il s'agit de problèmes plus que de solutions. J'attendais de M. Debrunner une attitude plus catégorique vis-à-vis de plusieurs « non liquet » : n'y avait-il rien de plus à dire sur la constitution de la koinê que représente le latin de Rome? sur les différents aspects de ce qu'on appelle le « Vulgärlatein »? sur l'évolution du latin littéraire, peut-être trop assimilée aux vicissitudes de l'histoire du style? sur l'apport du grec, qui pourrait être plus strictement défini, suivant qu'il s'agit de contacts populaires ou d'influences littéraires, de langue spéciale et technique ou de langue savante et poétique? Dirai-je que j'ai été aussi un peu déçu par l'espèce d'escamotage de la question de l'accent? M. Debrunner, linguiste éminent et censeur difficile, se contente-t-il vraiment de l'explication qu'il donne (par. 79 ss.) du changement radical de l'accentuation latine, attribué à une influence du grec? Je comprends bien une évolution interne, comme celle qui fait passer l'accent de hauteur à l'accent d'intensité, ou celle qui déplace l'accent en fonction de la structure du mot (par. 171) ; mais l'accent, considéré dans sa nature et son comportement, est-il vraiment une chose qui s'emprunte? Enfin, la conclusion de l'ouvrage ne répond peut-être pas à ce que pouvait faire attendre l'ampleur de vues et l'originalité de l'auteur : c'est trop peu dire que d'invoquer le tour d'esprit juridique des Romains pour expliquer le caractère fondamental de leur langue ; en particulier, j'aurais attendu sur ce point au moins une critique de certaines vues que j'ai proposées dans mes « Aspects de la formation du latin ». M. Debrunner n'aurait-il pas été un peu gêné par sa tâche de réviseur, qui le tenait lié à la forme primitive de l'ouvrage? Je ne me retiens pas de souhaiter qu'il reprenne un jour à son compte une Histoire du latin telle que peuvent la faire attendre les efforts conjugués de la linguistique et de la philologie depuis une génération.

J. Marouzeau.

J. Safarewicz, *Essai de grammaire historique de la langue latine : Phonétique historique et flexion* [en polonais] : Varsovie, Ak. Nauk, 1953, 292 pages.

L'auteur du présent ouvrage, formé en partie à l'école des maîtres de chez nous, a déjà publié, en collaboration avec M. J. Otrebski, un manuel de grammaire historique (1937-1950) ; qu'il me suffise de signaler ici cette nouvelle publication, qui n'est destinée qu'à un public polonais, mais atteste la permanence des études latines dans un pays où elles ont toujours été à l'honneur.

J. Marouzeau.

H. H. Janssen, *Historiske Grammatica van het Latijn*, Deel I : *De Klanken* (Servire's Encyclopaedie) : La Haye, 1952, 120 pages, 3,90 florins.

Cette petite Phonétique, entièrement rédigée en hollandais, donc limitée aussi à l'usage interne, mérite d'être signalée en considération de son auteur, bien connu du public français. Elle fait partie d'une petite Collection de caractère encyclopédique, dont la section « Linguistique théorique » a pour rédacteur en chef M. A. W. de Groot, et qui comprend dès maintenant une Métrique, une Syntaxe, une Syntaxe « structurelle » et une Histoire de la langue.

J. Marouzeau.

A. Ernout, *Morphologie historique du latin*, 3e édition (Nouvelle collection à l'usage des classes) : Paris, Klincksieck, 1953, 256 pages.

C'est un bon signe pour un ouvrage de ce genre, à la fois scientifique et pédagogique, qu'il puisse prolonger son existence pendant près d'un demi-siècle avec un minimum de changements ; la doctrine était dès l'abord si fermement établie et la présentation si bien adaptée aux besoins de l'enseignement que rien d'essentiel, même dans cette édition entièrement recomposée, ne demandait de remaniements importants.

On regrettera peut-être, comme ce fut le cas pour le *Dictionnaire étymologique*, que l'aspect extérieur, papier et typographie, soit moins agréable et, par conséquent, moins engageant à la consultation qu'il ne l'était dans les éditions précédentes ; l'ouvrage méritait meilleure vêture.

Pour la graphie, M. Ernout s'est résolu à maintenir la différence entre *v* consonne et *u* voyelle, ce qui est peut-être commode pour les usagers de l'enseignement secondaire ; en revanche, il a aboli la distinction antérieurement observée entre *i* et *j*, sauf (sans doute par scrupule de faciliter la recherche) dans l'*Index verborum*.

Il était difficile de perfectionner la rédaction ; cependant, le consultant ne manquera pas d'apprécier certains éclaircissements nouveaux, particulièrement dans les chapitres qui posent des questions difficiles, comme celui des relatifs-interrogatifs ou du perfectum.

Voilà donc les latinistes (j'entends les maîtres aussi bien que les étudiants) en possession d'un instrument de travail révisé, dont le moins qu'on puisse dire est qu'il a efficacement contribué à relever depuis une génération le niveau des études grammaticales (je pense surtout à la préparation du certificat de grammaire et philologie) et à atténuer le divorce, jadis fatal aux études latines, entre la linguistique et la philologie.

J. Marouzeau.